

ROGER GRENIER



DANS LE SECRET  
D'UNE PHOTO

L'UN  
ET  
L'AUTRE

**Gallimard**

Extrait de la publication



*L'un et l'autre*

Collection  
dirigée par J.-B. Pontalis



Roger Grenier

DANS LE SECRET  
D'UNE PHOTO

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 2010.*

Extrait de la publication

*Une photographie est un secret au  
sujet d'un secret.*

DIANE ARBUS





Parler de la photo, c'est comme si j'allais payer une vieille dette. J'imagine qu'un esprit moqueur me dit : « Parle de la photo si tu veux, mais évite les clichés. » Je promets d'essayer.

Pour commencer, une anecdote. J'ai connu une Américaine, Marjorie Ferguson, dont la famille semblait sortie d'un roman de Henry James. Des gens très riches qui avaient employé autrefois un précepteur, un nommé Eastman. Un jour cet homme annonça qu'il avait inventé un appareil photo d'un nouveau genre, très pratique, dont l'usage devrait se répandre partout. Il leur demanda de le financer. Ils refusèrent. Eastman alla trouver ailleurs de quoi réaliser cet objet dont le nom est une onomatopée imitant le déclic : Kodak.

Je rêve aussi au malheureux jeune homme dont l'ingénieur Chevalier, célèbre opticien du début du XIX<sup>e</sup> siècle, celui qui mit en relations Niépce et Daguerre, raconte l'histoire. Chevalier fabriquait

des chambres noires munies d'une optique déjà très élaborée. Il reçut la visite d'un jeune homme qui venait se renseigner sur leur prix. Hélas, elles étaient bien trop chères pour lui. C'était vraiment dommage, dit-il, parce qu'il aurait bien eu besoin d'un appareil plus perfectionné que le sien pour expérimenter une invention. « Pour faire quoi, au juste ? » demanda Chevalier. « J'ai réussi à fixer sur un papier les images de la chambre obscure. » Le jeune homme posa sur la table une vue de Paris. Faut-il l'appeler une photographie ? Ou une photographie avant la photographie ? C'est lui qui a trouvé ce que tant d'autres cherchent actuellement, pensa l'opticien. Le pauvre hère s'en alla. L'ingénieur Chevalier ne le revit jamais.

Mais la photo ne date-t-elle pas du premier enfant qui a vu se refléter le ciel, les arbres, les prairies dans une goutte d'eau ? Ou d'Aristote qui perce un petit trou afin de pouvoir observer, sur le mur du fond d'une pièce obscure, le soleil écorné par la lune, au cours d'une éclipse ? Fixer l'image, ensuite, ce ne fut qu'affaire de chimie.

Alfred Jarry, dans *Le Canard sauvage*, journal satirique dont il fut le principal collaborateur avec Franc-Nohain et Charles-Louis Philippe, publie en 1903 un texte aussi désopilant que blasphématoire. Il raconte la Passion du Christ comme si elle était une course de côtes cycliste. Il présente Véro-

nique (*vera icon*, la vraie image) comme la première reporter-photographe.

On n'en finirait pas de recenser les précurseurs qui annoncent la photo et soulignent ainsi combien elle était attendue, espérée. Nadar dit du dessinateur Constantin Guys qui peignit sur le motif la guerre de Crimée : « Il découvrit l'instantané avant nous. »

En 1852, un photographe fait son apparition dans la littérature en tant que héros de roman. C'est le jeune daguerréotypiste Holgrave, dans *La maison aux sept pignons* de Nathaniel Hawthorne.

Le 13 août 1850, Delacroix note dans son *Journal* que des astronomes de Cambridge ont photographié le soleil, la lune et des étoiles, en particulier Alpha, de la Lyre. « [...] la lumière de l'étoile daguerréotypée mettant vingt ans à traverser l'espace qui la sépare de la terre, il en résulte que le rayon qui est venu se fixer sur la plaque avait quitté sa sphère céleste longtemps avant que Daguerre eût découvert le procédé au moyen duquel on vient de s'en rendre maître. »

À propos du Salon de 1859, Baudelaire invective la société qui, dans sa vulgarité, croit que la nouvelle invention, la photographie, va se substituer à l'art :

« À partir de ce moment, la société immonde se rua, comme un seul Narcisse, pour contempler sa triviale image sur le métal. »

Mais Nadar, Neyt et Carjat nous rendent à jamais présent le visage de l'auteur des *Fleurs du mal* et, mieux, le tourment de son esprit.

Pour une fois, Baudelaire n'avait pas tout à fait raison. La photographie peut être un art.

Il est vrai que, très vite, on se mit à photographier tout et n'importe quoi : des abattoirs, des dissections, la guerre, les bébés, les petites femmes. La curiosité de cet « œil artificiel », comme le qualifiait Niépce, semblait insatiable. « Tout, même l'horreur, tourne aux enchantements », comme dit Baudelaire. Qu'il me pardonne de le citer à propos de cette invention qu'il abhorre. Sauf quand il en a besoin pour créer une métaphore. Dans *Morale du Joujou*, il compare le petit cerveau des enfants à une *chambre noire* qui réduit le grand drame de la vie.

Au bord de la nationale 6, près de Chalon-sur-Saône, une stèle a été érigée à la gloire de Nicéphore Niépce, enfant du pays. Du temps où l'autoroute du Sud n'existait pas encore, j'avais un ami qui, chaque été, lorsqu'il descendait dans le Midi, ne manquait jamais d'arrêter sa voiture à l'ombre de cette stèle, pour une petite sieste.

Dans mon roman *Les embuscades*, assez autobiographique, mon héros est un photographe. Il aurait pu être pianiste de bar. Deux de mes fantasmes.

## *Se faire tirer le portrait*

Avant même l'invention du Kodak, les bourgeois, petits et grands, beaux ou laids, ont eu la rage de se faire tirer le portrait, de fixer les souvenirs de famille. C'est un besoin qui a toujours existé, même des millénaires avant l'invention de la photo. Telle cette jeune femme dont parle Pline l'Ancien. Lorsque son homme va partir pour la guerre, elle dessine sur le mur de la chambre le contour de son ombre. Elle gardera ainsi une image fidèle.

Anne Garréta et Jacques Roubaud ont écrit ensemble un roman, *Éros mélancolique*, où la photographie joue un rôle capital, encore qu'assez étrange. Chemin faisant, ils ne se privent pas d'apporter leur réflexion :

« Comment voyait-on les visages, les regards avant la photographie ? Comment surprenait-on le geste, l'expression fugitive, le mouvement furtif de désir, de défiance qu'à peine l'insistance, la

flèche d'un regard trahit ? Avait-on le loisir, sans indécence, de scruter les visages et les corps ? Même à la dérobée... N'échappent-ils pas, tant mobiles ils sont ? Le sommeil ou la mort seuls les fixaient assez longtemps pour qu'on s'en empare, en prenne possession. »

Un des tout premiers usages de la nouvelle invention fut naturellement le portrait. Dans *Vie et opinions de Frédéric-Thomas Graindorge, docteur en philosophie de l'université d'Iéna, principal associé commanditaire de la maison Graindorge et Cie (huile, porc salé à Cincinnati, U.S.A.)*, Hippolyte Taine imagine un vaste établissement d'État, presque un ministère, où les nouveaux époux devraient venir se faire photographier. Le nombre et la variété des poses seraient réglementés en fonction de la dot de la mariée. On se fit même, ou plutôt on vous fit même, photographier sur votre lit de mort. Par exemple Victor Hugo, par Nadar, sa barbe et sa chevelure dans un halo de lumière.

Les plus vieilles photos de famille que je possède remontent aux années 1890, seules traces d'ancêtres que je n'ai pas connus. Personne ne sourit. Peut-être, pour les plus âgés, parce qu'ils ont perdu leurs dents. Et puis, poser pour un portrait était une sorte de cérémonie empreinte de sérieux. N'empêche, je les aurais aimés plus aimables, sympathiques.

Une photo de mon grand-père paternel, coloriée, est signée « Auguste Gros, professeur de dessin et peinture ». Auguste Gros était le successeur d'un certain Stéphano, 39 boulevard de Strasbourg. C'était un voisin. Mon grand-père avait un atelier d'imprimeur au 43. Je ne l'ai pas connu. Il est mort pendant la Première Guerre mondiale, alors que, paralysé par les rhumatismes, il s'était retiré dans son village natal, Attichy, au bord de l'Aisne, autrement dit sur le front. Il se faisait appeler Joseph Grenier, mais Joseph était son second prénom. Le premier était Barthélemy. En relisant « Angélique », dans *Les filles du feu*, de Gérard de Nerval, j'ai découvert que la fête principale, dans certains villages du Valois, est la Saint-Barthélemy. Je ne crois pas qu'il y ait un rapport avec le massacre des protestants. « C'est pour ce jour que sont fondés surtout de grands prix pour le tir de l'arc », écrit Nerval. D'où très probablement le prénom du grand-père qui était né en 1845, dix ans avant la mort de Nerval. On peut donc penser qu'il a vu le Valois tel que l'a si tendrement peint celui dont Nadar nous a laissé une photographie pathétique, prise quelques jours avant sa mort. Quelle détresse dans le regard ! Cette photo de janvier 1855 nous semble celle d'un homme très proche, un ami qu'on voudrait tellement consoler de toutes les offenses que lui a infligées la vie.

Tous ceux qui tenaient une boutique se faisaient volontiers photographe devant. Le grand-père et son imprimerie, sa voisine qui était ma marraine et son magasin de chaussures, mon père et ma mère devant leurs magasins d'optique successifs à Paris, à Caen, à Pau, à Oloron-Sainte-Marie, à Tarbes...

Deux photos : un portrait et un instantané, c'est tout ce que je sais de mon cousin germain Fernand Lipman.

Ma tante Marthe et son mari posent pour Louis, « Photographie de la porte Saint-Martin ». L'époux de Marthe a des gants blancs, un nœud papillon blanc et une pochette, blanche aussi. Il va disparaître au cours de la Grande Guerre, pulvérisé par un obus.

Les clichés rapportés de cette guerre de 1914 sont peu nombreux et n'ont rien de bien saisissant. Un petit chien, genre fox, adopté par les poilus et nommé Crapouillot. La paix revenue, des personnages couraient les campagnes, frappaient sans vergogne à la porte des fermes. « Il y a bien eu au moins un mort, chez vous ? » Ils se faisaient confier une photo dont on tirerait un agrandissement, dans un beau cadre, un portrait à accrocher au mur, définitivement.

Mon père émerge du poste de mitrailleur dans un avion, car il avait commencé comme fantassin et fini comme aviateur. Plus tard, on le voit dans



diverses cérémonies d'anciens combattants, et même sous l'Arc de Triomphe, devant la flamme. Mais le plus grand nombre de photos le présentent en pêcheur à la ligne.

André Kertész, alors qu'il était mobilisé dans l'armée austro-hongroise, pendant la Première Guerre, photographia un groupe de quatre soldats, assis côte à côte sur une tinette installée au milieu d'un champ. Ce que l'on appelait les feuillées. Ils ont baissé culotte et, comme on dit, satisfont à un besoin naturel, en prenant leur temps. Un de ces quatre soldats fut tué au combat. N'ayant pas pris d'autre photo de ce camarade, Kertész l'offrit comme souvenir à la veuve.

Combien de photos de mariage, combien de couples posent, ce jour fatal ! Les photos ont duré plus longtemps que bien des unions. Ou bien elles perpétuent une vie à deux, au-delà de la mort.

Une famille d'amis, le père, la mère et la fille, étaient les plus enragés à poser devant un objectif, tandis que ces braves gens étaient les plus laids parmi nos relations. Ils ne manquaient pas de nous offrir les derniers exemplaires de ces navrants portraits.

Quand on parle de photos collectionnées ainsi au long d'une vie, on dit fréquemment qu'on les entasse dans une boîte à chaussures. Chez nous, c'étaient plutôt les cartes postales qui avaient droit à la boîte à chaussures. Ces cartes étaient mon

journal des voyages. Je ne me laissais pas d'explorer la boîte.

C'était vous faire hommage que de vous donner une photo. Les amoureux marquent un premier point, dans leur entreprise de séduction, quand ils obtiennent que la personne aimée leur offre son portrait ! Et au moment de la rupture, quelle blessure supplémentaire quand on exige que vous rendiez les lettres et les photos ! Prendre quelqu'un en photo, c'était s'emparer un peu de sa personne. On dit aussi qu'il faut attraper le regard, et alors la photo est réussie. Prendre, attraper, ces mots ne sont pas innocents. Avant même une tentative de séduction, obtenir d'une fille qu'elle accepte que vous la *preniez*, garder ensuite une épreuve, c'est comme un gage ou un talisman, bref quelque chose de précieux. Brassai a montré combien Proust était « sous l'emprise de la photographie ». Il demandait celle des gens auxquels il s'intéressait. En cas de refus, il insistait, allait jusqu'à la faire dérober. Il semble que sa mère et presque toute sa famille aient partagé cette manie. Une photo permet de rêver sans fin. Quand sa charmante vieille amie, la marquise de Brantes, lui envoie sa photographie, l'imagination de Proust, aidée par sa mémoire, la retouche, varie la coiffure ou la robe. La passion de Proust aboutit à la célèbre scène de voyeurisme où il surprend l'amie de Mlle Vinteuil crachant sur la photographie de son père.

Pour Susan Sontag, « sous la forme la plus simple, une photo nous permet de posséder par substitution un être ou une chose aimée, possession qui donne à la photo certains des caractères d'un objet unique ».

Malgré sa laideur, Schopenhauer, dans ses vieux jours, n'arrête pas de se faire photographier, puis de commenter et de discuter ses portraits dont il s'entoure.

Au contraire il existe des personnes qui répugnent à poser devant un objectif. Balzac ressentait « une appréhension vague » quand il était photographié. Henri Michaux avait l'impression qu'on lui dérobaient une partie de lui-même. Ceux-là sont comme Érasme, dans le conte d'Hoffmann. Giulietta le persuade de lui donner son reflet, son image qui apparaît dans les miroirs. « Laisse-moi du moins ton reflet, ô mon bien-aimé ! Je le garderai précieusement, et il ne me quittera jamais ! » Érasme s'étonne : « Comment pourrais-tu garder mon reflet ? Il est inséparable de ma personne, il m'accompagne partout et m'est renvoyé par toute eau calme et pure, par toutes les surfaces polies. » Puis, dans le désespoir de la séparation, il finit par accepter. « S'il faut que je parte, que mon reflet reste en ta possession à jamais et pour l'éternité. »

La photographe américaine Lisette Model enfermait ses photos, la nuit, pour que leur âme ne vienne pas la hanter.

Quand on garde de nombreuses photos d'une même personne, aux différents âges de sa vie, on finit par remarquer des attitudes, des gestes qui ne changent pas, de l'enfance à la vieillesse, et qui nous font dire : « C'est bien lui, c'est tout à fait elle », comme si nous en avions douté.

En Italie, il est fréquent que l'on fasse part d'un décès par une affichette, comportant toujours la photo du défunt. On la colle sur les murs de son quartier. Elle anticipe sur la photo que l'on trouvera incrustée dans la pierre tombale.

Parfois nous nous sentons frustrés par une pénurie de photos. Pourquoi n'avons-nous qu'un unique et peu flatteur portrait de Flannery O'Connor ? Pendant des années, on ne disposait que d'une seule photo de Réjean Ducharme, le mystérieux écrivain québécois. On la retouchait pour le vieillir, en accompagnant le cheminement du temps.

*Achévé d'imprimer  
par l'Imprimerie Floch  
à Mayenne, le 7 décembre 2009.  
Dépôt légal : décembre 2009.  
Numéro d'imprimeur : 74708.*

ISBN 978-2-07-012715-3/Imprimé en France

**170739**



# Dans le secret d' une photo Roger Grenier

Cette édition électronique du livre *DANS LE SECRET  
D'UNE PHOTO* de *ROGER GRENIER*  
a été réalisée le 11/01/2010 par les Éditions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,  
achevé d'imprimer en décembre 2009  
(ISBN : 9782070127153)  
Code Sodis : N32375 - ISBN : 9782072313165